



# Ungeziefer

---

*Richard Maurel*

En se réveillant un matin après une nuit agitée à courir partout sous l'évier de la cuisine, un cafard de l'espèce commune *Blatta*, famille des blattidés ordre des Dictyoptères (caractérisé par des pièces buccales du type broyeur), se trouva brusquement métamorphosé en cadre informatique dans un grand organisme bancaire. Cette curieuse transformation, qu'elle soit due à Dieu, au Diable, aux retombées tardives de Tchernobyl ou à l'ingestion de débris alimentaires infestés d'OGM, fut, par ailleurs, impeccablement planifiée. Didier Martin (c'était désormais sa nouvelle identité car son ancien patronyme de cancrelat était imprononçable pour des glottes humaines et, pour tout dire, beaucoup trop typé pour un emploi de cadre (a) ne s'était pas simplement métamorphosé en cadre informatique, bancaire de surcroît, mais avait également trouvé toute la panoplie nécessaire à l'exercice de cette fonction : costume gris anthracite, chemise bleue des mers du Sud avec cravate assortie, mallette garnie (ordinateur portable, téléphone mobile, chewing-gums à la menthe, déodorant spécial aisselles) plus un 4x4 Toyota pour aller faire les courses au supermarché et l'inévitable raie sur le côté. Ainsi équipé, notre ex-*Blatta* Dictyoptère du superordre des blattoptéroïdes devenu *Homonculus Stupidus*, l'espèce la plus répandue parmi les descendants du singe, pouvait commencer sa première journée de travail.

a. De toute façon Martin est un patronyme très répandu y compris chez les cafards.

Nous avons déjà dit que la métamorphose de Didier avait bénéficié d'une préparation exemplaire — et il convient de le souligner une fois encore à une époque où les rendements hallucinants exigés par des investisseurs pressés ne permettent hélas ! plus de remettre sur le métier sans foi son ouvrage — et cela est peut-être la preuve (qu'il nous manquait jusqu'à présent) que Dieu existe, car D. Martin croyait maintenant en Dieu comme la plupart des cadres du secteur bancaire d'ailleurs, ce qui

montre à l'évidence la supériorité de l'homme sur la blatte. Préparation remarquable donc, mais pas parfaite, car il y avait tout de même quelque chose qui clochait. Oh ! Un petit rien, un détail, mais agaçant comme une épine à moitié enfoncée dans le fondement et qui se rappelle à nous dès qu'on aspire au repos. En un mot comme en cent : Didier Martin était entièrement noir. En fait, il était aussi noir que lorsqu'il était cafard, ce qui, chez les *Blatta Dyopterus*, n'est source d'aucun complexe bien au contraire (puisque leurs mœurs sont paisibles et nocturnes), mais comme un Auvergnat célèbre qui fut en son temps « l'homme le plus intelligent de France » (b) l'avait finement observé : la vérité passe difficilement la barrière des Pyrénées. Que dire alors de celle des espèces ? Bref, en ce qui concerne la couleur de la chitine ou de l'épiderme (sorte de chitine molle et poreuse), les us et coutumes sont bien différents entre les humains et les cancrelats (c). Bien évidemment, Didier ne s'aperçut pas immédiatement de cette particularité puisqu'il avait essentiellement côtoyé des cancrelats jusqu'à ce jour, par conséquent des êtres quand même très foncés (1). Cette prise de conscience, M. Martin la dut surtout au regard des autres et, de manière fort étrange, à celui de personnes presque entièrement bleues — il devait s'apercevoir par la suite qu'il s'agissait en fait d'un uniforme, sorte de carapace amovible.

b. Vous l'avez reconnu : il s'agit bien sûr de Blaise Pascal.

c. Ce qui prouve, enfin peut-être, il convient de rester prudent, que Dieu s'il existe est probablement daltonien.

Une fois levé, habillé, rasé, cravaté et attache-casé, Didier Martin se mit sur pilote automatique ; il alla donc à son *travail*. Sa première compulsion fut de se ruer vers son 4x4 Toyota mais à mi-chemin entre l'escalier et le garage, il se souvint qu'il l'utilisait exclusivement dans les cas suivants :

– faire les courses au supermarché ;

---

1 Quoique la sous-espèce connue sous le sobriquet de « cafard américain » arbore une carapace chatoyante et polychrome du plus bel effet à ce qu'on dit. De toute façon il faut toujours que les Américains soient plus beaux, plus gros, plus grands et plus riches (surtout plus riches) que les autres. Et en plus ils aiment les couleurs qui crachent et les jeans troués, enfin bon... Cela étant, malgré la grande offensive du libéralisme et la chute vertigineuse des tarifs aériens (et des avions aussi, parfois), le cafard américain se fait rare chez nous, c'est un point d'acquis. Didier Martin n'avait donc que des cafards français — à la limite européens — comme relations de voisinage, je n'y reviendrai pas dans la suite de l'exposé.

- acheter du pain à la boulangerie ;
- prendre le journal le samedi.

Il classa ces informations dans sa mémoire à long terme, fit demi-tour puis se remit en pilotage automatique (c'était quand même le mieux pour aller au *travail*). Mais il ne savait toujours pas ce que recouvrait ce terme : *travail* ? Il franchit sa porte d'entrée qui devenait de ce fait même une porte de sortie, se dit-il in petto (mais pas trop fort quand même in petto pour ne pas perturber le fonctionnement du pilote automatique), puis se dirigea vers une bouche de métro. En tant qu'ancien cafard, l'idée même de se rendre dans une bouche quelle qu'elle soit non seulement lui répugnait mais le terrorisait absolument (2), une lutte intérieure et spectaculaire s'ensuivit entre son instinct de cancrelat dont il ne s'était pas totalement départi et son pilote automatique qui, comme tout bon pilote automatique, aspirait avant tout à la réalisation de l'objectif dans des délais raisonnables.

Enfin, après un âpre combat, il put observer que tous ses nouveaux congénères s'étaient mis eux aussi en pilotage automatique et se dirigeaient vers la bouche d'un air maussade (certes) mais d'un pas tranquille. Mû par l'instinct grégaire, il décida alors de faire de même. Une fois dans les entrailles de la métropole, il se sentit rassuré, comme après un long voyage lorsqu'on passe le seuil de sa maison et qu'avec la première bouffée d'air les souvenirs domestiques affluent en une vague irrésistible. Il y avait un peu trop de lumière, évidemment, mais les odeurs putrides, les couleurs glauques, les murs recouverts de carreaux maculés, tout cela se déployait en lui comme la réminiscence de l'enfance.

---

2 Nous avons dit que les cafards étaient de mœurs paisibles, cela est vrai et il convient d'affirmer haut et fort cette particularité du cafardisme. Cependant (et cela n'enlève rien à ce qui a été déclaré plus haut) certains cancrelats – **MAIS PAS TOUS !** se laissent parfois aller à, hum..., comment dire, un petit penchant pour le cannibalisme, sans penser à mal au demeurant, d'autant qu'un cancrelat ne pense pas, alors... Cela est dû, n'en doutons pas, à une déplorable hygiène alimentaire qui consiste à s'empiffrer de n'importe quoi, donc pourquoi pas un congénère ? Évidemment, cela nous révolte et à bon droit, nous qui sommes parvenus grâce à notre intelligence au sommet de la chaîne alimentaire et qui mangeons de tout sauf des cafards et nos concitoyens, encore que pour les cafards on puisse avoir des doutes, paraît-il.  
...Il y a également débat à propos de l'intelligence, je le signale par souci d'exhaustivité.

Il prit donc la direction « Madeleine ». Porté par le flot humain qui fourmillait dans les tunnels, il s'abandonna à la volupté d'une marche rapide et mécanique. Cet étrange ballet lui laissait une agréable impression de déjà-vu qui l'enveloppait dans une douce quiétude, brutalement interrompue par une affiche quatre par quatre qui proclamait sans vergogne :

**Vous avez le cafard ? La solution c'est BAGON !**

et en plus petit cette précision qu'il trouva abjecte :

*Nouvel insecticide systémique : avant de mourir l'insecte traité contaminera toute la colonie*

Il trouva cette apologie du génocide proprement révoltante et se demanda même s'il n'existait pas quelque part une loi, un règlement ou à tout le moins une circulaire qui réprimait ce genre de propos. Il chercha bien mais en vain ce qui ne laissa pas de l'étonner dans un pays où tout, mais alors absolument tout, avait fait l'objet d'une loi au moins. Pour les décrets il vrai qu'on est en retard, ajouta-t-il in petto comme d'habitude.

Il pivota vers son voisin et lui demanda :

— Vous avez vu cette affiche ?

Un visage las au teint cireux tourna vers lui deux poches tristes dans lesquelles flottait un regard éteint.

— Quoi ?

Cette réponse de batracien avait pour Didier le charme désuet de la nostalgie.

Un arrière-goût de vie sauvage. Il s'interrogea sur l'incarnation antérieure de son voisin : grenouille ou crapaud ? Afin de trancher la question, il l'observa d'un peu plus près. La peau variqueuse et légèrement verdâtre le plongeait dans l'expectative. Le doute se dissipa quand il renifla l'haleine fétide chargée d'effluves de dents gâtées et d'un remugle âcre de jus d'oignon remontant du plus profond d'un estomac manifestement au bout du rouleau. L'autre s'était déjà replongé dans son

hébétude contemplative, fixant le sol avec une mine accablée. Didier suivit son regard et sut le drame intérieur qui se jouait sous le crâne chauve et bosselé de l'amphibien déchu qui détaillait une mouche écrasée sur le sol d'un air navré. Mû par un irréprouvable mouvement de compassion bien étranger au cadre informatique du secteur bancaire qu'il était devenu — bien malgré lui, mais quand même —, il éprouva la lutte secrète mais terrible que se livraient l'appétit du crapaud trop longtemps refoulé et la nécessaire retenue du bipède moderne qui tient à conserver un standing *moyen*.

Une locomotive tractant une colonie de wagons chatoyants de tags divers et variés vint interrompre dans un bruit de poulies rouillées suivi d'un grand *psshit* le bref épisode humaniste dans lequel avait curieusement sombré M. Martin. Tassé dans cette sorte de grosse boîte de conserve, comprimé par d'énormes seins flasques du côté droit et une épaule de catcheur à l'aisselle odorante du côté gauche, il usa de la faible mobilité qui lui restait pour diriger son regard vers le fond du wagon et fut arrêté une vingtaine de centimètres plus loin par la rubrique d'un journal déplié à hauteur de menton qui dévidait l'horoscope du jour. Il interrogea sa nouvelle mémoire et comprit ce qu'était un « horoscope », une rubrique attrape-gogo à peine lue, jamais consultée, à laquelle cependant toute la presse sacrifiait au moins un quart de page ce qui, au prix du papier, demeurait une énigme. Vaguement curieux, il se souvint que son signe était — bien sûr — « capricorne » (3) et lut, avec difficulté à cause d'une poitrine décidément **très volumineuse**, le paragraphe qui suit : « *Aujourd'hui vous serez littéralement transporté par la rencontre d'un homme et d'une femme qui voudront tout savoir sur vous et votre vie.* »

Pour autant qu'il le puisse, il fit une moue mi-sceptique, mi-enthousiaste (4) qui indiquait essentiellement qu'elle n'indiquait finalement pas grand-chose.

---

3 Vous pourrez ainsi remarquer à nouveau la minutie de cette métamorphose déjà évoquée précédemment, mais quand même, c'est fou ! Enfin, voilà, personnellement ça me trouble énormément.

4 Ce qui, il faut bien le reconnaître, n'est pas à la portée du premier venu.

Les soubresauts métalliques de la rame le menèrent tant bien que mal à la station Madeleine où il se laissa éjecter par le flot pressé des banlieusards grognons et déjà fatigués. L'entrelacs des couloirs malodorants débouchait sur un palier qui supportait deux escaliers roulants et le grincement geignard d'une guitare qui avait connu des jours meilleurs, du moins fallait-il l'espérer. En tout cas, Didier remerciait le Ciel, le hasard ou Tchernobyl d'avoir été métamorphosé en cadre informatique du secteur bancaire et non pas en guitare dans le réseau métropolitain. Il s'arrêta néanmoins pour écouter les vociférations intermittentes de l'artiste, plus parce qu'il pensait que c'était l'usage que par réelle conviction. Car notre récent cadre informatique était désormais l'heureux (*d*) propriétaire de deux oreilles d'autant plus performantes qu'elles n'avaient pas encore été soumises au bombardement incessant de cette fanfare de supermarché entrecoupée de hurlements sauvages et hystériques, accompagnés de couinement veules et dégoulinants, que l'on appelle communément la « bande FM ». Pour cette raison, il savait encore reconnaître une musique agréable d'un boucan infernal. Tous les autres humains, dont la majorité, pensa-t-il, était manifestement métamorphosée depuis un bail donc mieux adaptés à la vie souterraine en milieu urbain, avaient manifestement perdu cette faculté. Ils couraient en tout sens l'air de rien (ça, il avait quand même l'habitude) et le bousculaient en râlant toutes les deux secondes (*e*).

D'un naturel affable comme la blatte qui sommeillait encore en lui, Didier Martin n'en réagit pas moins avec une pointe d'agacement quand pour la dix-neuvième fois en moins de deux minutes il reçut une bourrade entre les deux omoplates. Il se retourna sur-le-champ les sourcils froncés pour tancer l'importun, bien qu'une petite voix lui affirma de n'en rien faire, intervention judicieuse qu'il ignora malencontreusement (*f*). Il n'eut pas le temps de finir son « Vous pourriez vous excuser » que l'un des deux bipèdes — le mâle — se rapprocha encore un peu plus de lui et grogna :

— Papiers, s'il vous plaît.

Il campait sur une jambe à demi fléchie, le pouce dans le ceinturon, le torse légèrement bombé et le sourcil *très* froncé. Chez les cafards, l'attitude de défi consiste à déployer les élytres et à pointer les antennes

d. Enfin, n'exagérons rien non plus.

e. De cela, en revanche, Didier n'était point familier car la blatte, insistons un peu sur ce point, est un animal courtois malgré sa fâcheuse tendance au cannibalisme qui reste cependant bon enfant.

f. Comme toujours d'ailleurs : l'homme ignore pratiquement à chaque fois la petite voix qui lui murmure à l'oreille un conseil de bonne conduite. Sauf

vers le haut, il ne put donc pas décoder le message corporel de l'individu presque bleu qui l'apostrophait ainsi après l'avoir bousculé. L'autre individu – une femelle pour ce qu'il put en juger – jetait de rapides regards comminatoires aux alentours, les deux pouces dans le ceinturon, c'était la seule différence notable qu'il remarqua. Par ailleurs, le mot « papier » évoquait pour lui une substance rêche, vaguement comestible mais surtout, il frétillait encore à cette simple évocation, à l'intérieur de laquelle on trouvait presque toujours une nourriture végétale délicieusement avariée. Un doute terrible l'étreignit : il ne pensait pas avoir emporté dans son attaché-case une poignée d'épluchures enrobées d'un vieux journal. À la réflexion, il en avait la conviction absolue car on n'emmène pas ce genre de chose avec soi quand on se rend à son *travail*.

quand la petite voix en question lui susurre : *J'en prendrais bien un second*. Alors là, évidemment, l'homme écoute...

Ce court délai de réflexion lui fut fatal. Lorsqu'il se retrouva allongé sur le sol jambes écartées, un bras tordu à gauche, l'autre à droite, avec un objet de forme oblongue, manifestement manufacturé dans une matière ligneuse et très résistante, qui lui comprimait totalement le larynx (à cause du genou qui pesait sur sa nuque), il eut encore la force de se demander ce qui lui arrivait. Son pilote automatique dont tous les voyants étaient désormais au rouge lui fournit une réponse qu'il trouva tout d'abord sibylline mais, in fine, parfaitement adaptée à la situation : **obtempérer**. Il obtempéra donc puis s'évanouit.

Il sentit tout au fond de lui-même que le couple en bleu tentait de le ranimer selon la bonne vieille méthode du *simila similibus curantur* (5). Enfin plongé dans une béatitude quasi définitive, Didier ne se sentit même plus transporté ou plus précisément traîné dans une sorte de camping-car bleu foncé et emmené dans un lieu de convalescence nommé – il l'apprendrait à son réveil – « commissariat ».

---

5 Pour les rares lecteurs qui n'auraient pas fait de latin, le principe en question consiste à soigner le mal par le (même) mal. C'est, vous l'aurez reconnu, le principe fondateur de l'homéopathie mais comme les forces de l'ordre n'ont qu'une formation médicale assez vague, ils se contentent d'appliquer au prévenu un remède strictement semblable à ce qui a causé le malaise ; ce qui fait réagir (de moins en moins souvent, car la science médicale progresse grâce à nos médias, qu'ils en soient remerciés) certaines catégories de passants qui feraient mieux de se contenter de passer plutôt que de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Beaucoup d'entre eux protestent contre ces pratiques en ignorant l'intention foncièrement positive – et même médicale – d'un tel traitement.

Là, on l'installa dans une position probablement adaptée à la morphologie humaine mais son passé de cancrelat était encore trop récent pour qu'il en jouisse en toute quiétude. Dans une pièce de douze mètres carrés environ, il était maintenu contre un mur grâce à un anneau astucieusement placé à un mètre quatre-vingt-dix du sol. Ce qui l'obligeait à rester debout, le bras tendu – mais il pouvait quand même se servir de l'autre pour se gratter ou s'examiner les ongles. Il partageait cet espace avec un nombre étonnamment élevé de congénères, au moins une vingtaine dans un espace pourtant réduit. Il fut surpris d'une telle manifestation de l'instinct grégaire chez l'hominidé et, après que le souvenir du métro Madeleine eût surgi en lui avec toute son étouffante moiteur comme un cafard étend ses ailes pour prendre son envol entre le tuyau d'eau chaude et la bouteille de vinaigre rance oubliée là depuis des années, bref, après tout cela (6), il parvint rapidement à la conclusion que la barrière des espèces n'était pas si infranchissable qu'ont bien voulu nous l'affirmer quelques scientifiques de renom. Ce fut donc dans un état de relative fraîcheur d'esprit qu'il fut détaché et emporté dans un bureau au mobilier exténué dont l'espace réduit semblait tout entier rempli par trois chaises, une table, un très gros ordinateur d'un modèle ancien et un fonctionnaire de police déjà fatigué d'un modèle standard. Solidement fixée au mur, une étagère en métal supportait avec enthousiasme une imprimante démesurée comme un chef gaulois sur son bouclier. Signe des temps, leurs fonctions semblaient analogues puisqu'elle crachait des rames entières de recommandations, directives et proclamations diverses jamais lues, et déjà oubliées avant même que l'encre en soit sèche.

Il s'assit quand on le lui proposa d'une voix courtoise (7). Le sous-officier de police qui prit sa déposition avait un reste de sandwich sur le bureau et d'accent méditerranéen (du bon côté de la mer) sur la langue. Il tapait sur son clavier avec deux doigts seulement mais compensait ce faible effectif par une frappe puissante et énergique qui faisait trembler jusqu'au moniteur.

---

6 Qui ne dure qu'un bref moment, ami lettré, vous l'aviez compris.

7 Mais ferme cependant.



- Nom ?
- Pardon ?
- Je t'ai demandé ton nom. Comment tu t'appelles, quoi !
- Martin, M-a-r-t...
- Oui, ça va, je sais écrire Martin. « Martin » ? C'est bien ça ?
- Oui, monsieur.
- Martin, tiens donc. M - a - r - t - i - n, hmmm. Et le prénom ?
- Didier.
- Didier ? Comme « Didier », tout simplement ?
- Voilà, c'est ça, D - i - ... euh, comme « Didier », oui.
- Ce qui nous fait Didier Martin, donc, hmmm ?
- Oui, c'est cela, monsieur, Didier Martin, c'est bien moi.
- T'es sûr ?

Didier eut alors un instant de doute profond, presque existentiel. Mais sa mémoire automatique était formelle : c'était bien ça.

- Ben... oui.

Le fonctionnaire de police releva les yeux de son écran pour le détailler. Didier en profita pour ajouter :

- Oui, monsieur (8).

Le policier continuait à l'observer sans un mot. Didier rajouta :

— C'est écrit là (il fit un signe de tête vers le bureau, puisqu'il avait les mains prises), sur ma carte d'identité.

Il se souvenait enfin comment s'appelait ce drôle de rectangle en plastique.

Après les présentations d'usage, on en arriva au vif du sujet : la profession. Quand Didier Martin énonça « ingénieur en informatique de gestion » le bourreau du clavier s'arrêta net.

- Vous avez dit ?

— Ingénieur informatique de gestion dans un grand organisme bancaire.

---

8 Ce qui ne fait jamais de mal.

Le sous-officier ne tapait plus rien, extrêmement interloqué. Il ajouta même, sur un ton mi-goguenard mi-impressionné (9) : « Et ça consiste en quoi exactement ? » La blatte s'engouffra dans la brèche (10) et commença une longue tirade sur l'architecture logicielle des bases de données relationnelles et des applications SQL/PHP pilotées par des frontaux reliés dans un intranet que l'on en faisait, bref un truc auquel personne ne comprend rien et pas plus, hélas, notre sous-officier au clavier martyr. Qui s'interloquait (11) de plus en plus.

De plus et pour une raison purement contingente, depuis quelques minutes le clavier de notre brave policier refusait obstinément de réagir à ses injonctions digitales. Il jeta un regard sournois vers l'écran et ses pires craintes se réalisèrent. Une poignée de caractères d'une incongruité presque obscène commençait à – comment dire ? – grignoter son espace de travail, oui c'était cela : « grignoter ». Se trouvait là toute la lie du caractère informatique indésirable, des petites têtes grimaçantes, des « z » à l'envers, des accents circonflexes sans rien en dessous à circonflexer.

À la suite d'un rapide coup d'œil vers l'ex-dictyoptère qui lui souriait benoîtement, le garant de l'ordre public commença à marteler frénétiquement le clavier de son seul index droit d'abord, puis assez rapidement de ses deux index en cadence, tous les autres doigts étant serrés comme dans un gant de boxe. Il essayait de faire passer cette furie digitale pour une dactylographie volontaire et un poil énergique mais il sentait bien qu'il perdait pied, car même à supposer qu'il aurait tout noté de ce que lui avait dit le prévenu – ce qui était ridicule car il ne faut jamais tout noter, même les stagiaires savent cela –, cela faisait environ dix-huit voyelles de trop dans chacun des mots, ce n'était pas crédible, voyons. Bref, il était en train de perdre la face devant un ingénieur informaticien spécialisé en bidule, en truc, là, enfin en machin-chose, et merde, il avait déjà oublié, mais spécialisé quand même, ça il en était sûr.

---

9 Voir *infra* pour mesurer la difficulté d'une telle performance.

10 Logique...

11 Décidément, j'aime bien ce mot.

À intervalles réguliers son poing droit s'abattait lourdement sur la table, ce qui faisait trembler l'écran et voleter quelques feuillets qui retombaient aussitôt dans un soupir feutré. Par mimétisme, l'officier s'autorisait également un gros soupir puis recommençait son entreprise de destruction paranoïaque, alors qu'un silence tendu occupait désormais tout l'espace disponible. À la suite de quelques très longues minutes survint ce qui devait immanquablement arriver : une série de « Bip – Bip » annonça à l'homme aux doigts d'acier qu'il avait définitivement perdu la partie, dans un *game over* sans appel qui n'appelait aucun commentaire. Mais le policier était mauvais perdant et il fourbissait déjà son arme ultime que tous les utilisateurs de pécés sous windôze connaissent bien : les trois doigts de la vengeance ! La main gauche faisant le V de la victoire de façon à appuyer simultanément sur les touches « Ctrl » et « Alt » et le majeur de la main droite non pas fièrement dressé mais plutôt orgueilleusement pointé vers « Suppr » ; manœuvre de repli ordinairement appelée « reset » (et match, ajouteront facétieusement pongistes et tennismen). Au zénith de son ire, le défenseur de la loi était à deux doigts (12) de porter l'estocade finale, les yeux exorbités, le regard fou, l'écume aux lèvres et le képi légèrement de travers. Mais dans un bref éclair de lucidité, il se souvint qu'il perdrait alors *la totalité* de son travail, et qu'il lui faudrait tout reprendre à zéro avec un risque non négligeable de rechute. Cette vision de cauchemar interrompit net le trajet de son médium gauche prêt à bondir sur la touche salvatrice comme un pitbull vers un mollet charnu.

— Je pense que votre programme de saisie n'est pas protégé contre les inclusions multiples, risqua Didier. Il est en effet possible que vous ayez malencontreusement lancé deux ou trois instances simultanément, ce qui arrive souvent, ajouta-t-il prudemment.

— On vous a demandé quelque chose ?

— Euh, et bien non. Non, monsieur.

— On vous a amené ici pour nous apprendre l'informatique ?

---

12 C'est le cas de le dire, évidemment.

— Non, bien sûr que non. Monsieur.

— Bon alors, reprenons.

Il continuait à taper sur son clavier, d'un geste fourbe ou plus exactement *il faisait semblant de taper et s'ingéniait à rendre le son des touches sans appuyer dessus*. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, il laissa échapper :

— Et c'est ça qui fait bip ?

— Quoi ?

— Les inclusions truc-machin-chose font « bip » sur mon clavier ?

— Ah, non, il émet ce bruit car depuis une bonne dizaine de minutes vous avez saturé le buffer clavier, plus aucune frappe de votre clavier ne s'imprime sur votre écran et il est désormais totalement inutile de taper sur les touches. C'est ce que le « bip » vous signale.

Alors c'était vrai, ce type était bien spécialiste en trucs-informatiques-très-complicqués, et — surtout — son imposture était démasquée. Il se tassa *légèrement* sur son siège, prélude à un effondrement total, une capitulation sans condition. Qui ne tarda pas à arriver :

— Et vous vous y connaissez bien en clavier qui fait des « bips » ?

Il était désormais presque entièrement occulté par son écran, le clavier sur la bedaine, protection illusoire contre la persécution informatique, sa dignité l'abandonnait au rythme des jets de transpiration qui inondaient ses aisselles. Didier attendait paisiblement qu'on lui posât les questions suivantes mais son attitude tranquille et détachée (tout à fait normale pour une blatte qui passe une inspection) fut interprétée par le brave officier de police comme un indice de la supériorité de l'*homo informaticus* sur le *vulgus pecum*, c'est-à-dire *lui*. Évidemment, cela augmenta quelque peu sa mauvaise humeur déjà palpable et quasi naturelle mais il fallait cependant sortir de la crise. Il mit donc au défi son interlocuteur d'arrêter ces ... de « bips » et de faire marcher ce ... d'ordinateur (13).

---

13 L'utilité des points de suspension n'est plus à démontrer.

Didier Martin se leva donc de son siège et prit place devant l'ordinateur incriminé : il jaugea d'un seul coup d'œil la situation, c'est-à-dire l'étendue des dégâts. Le système était complètement gelé et, pire, le réseau ne fonctionnait manifestement plus car la frappe frénétique du fonctionnaire zélé avait produit une combinaison secrète de touches réservée de toute évidence à l'administrateur système (14) : bref, tout était en vrac. D'ailleurs, à l'instant même où la blatte humaine commençait à se saisir du clavier, des têtes affolées apparurent dans le cadre de la porte, laissant échapper de confuses paroles :

- Les Pécés y marchent plus !
- C'est tout cassé !
- Ça a bousillé mon rapport, fait deux heures que je suis dessus !
- T'as encore tout planté ?
- Ouais, ça m'a mis que ça venait de chez toi et pouf, plus rien !
- Y'en a marre, c'est la troisième fois en deux jours !
- Ouais, y'en a marre !
- Et qu'est-ce qu'y fait, lui, là ? Il sabote ? Tu le laisses faire ?
- Non, non, il essaie de relancer le truc, regarde...

En effet, Didier tentait tant bien que mal — car il était toujours menotté — de débloquer l'appareil en question. Il demandait donc de l'aide à celui qui était devenu en quelque sorte son coéquipier pour appuyer sur des touches qui demandaient un écart trop important pour la longueur de chaîne dont il disposait. L'officier de police s'exécutait docilement mais l'opération prenait quand même beaucoup de temps. Jusqu'à ce qu'un autre policier, pris d'une subite inspiration, entre vivement dans la pièce, se saisisse des clés et le libère. Cette judicieuse initiative fut acclamée à juste titre par un applaudissement spontané. La suite fut rapide, on fit asseoir Didier sur le siège du policier pour qu'il soit plus à l'aise tandis que le précédent occupant trouvait refuge sur la chaise des prévenus, l'air morne et vaguement inquiet. Le système informatique fut relancé dans un grand « Bip-bip-bip » festif et on acclama Didier qui eut le triomphe modeste comme tout cafard qui se respecte.

---

14 Si vous n'y comprenez rien, ce n'est pas grave, moi non plus.

— C'est bon, c'est reparti ? lui demanda-t-on un peu incrédule.

— Oui, j'ai même modifié certains fichiers systèmes pour que cet incident ne se reproduise plus.

— Vous voulez dire que ça va plus jamais sauter ?

— C'est ça.

— Plus jamais, jamais, c'est vrai ?

— Plus jamais, jamais. J'ai même pu récupérer les sauvegardes de vos travaux avant que le système ne s'arrête. Vous n'avez donc rien perdu.

Il commença une explication assez complexe sur les causes et des effets en informatique qui fut interrompue au troisième mot en « -ique » par des vivats chaleureux. On l'installa confortablement, on lui donna à boire (café ? bière ? jus d'ananas ? un petit remontant, hmm, hmm ?), on lui apporta deux sandwiches jambon-beurre-poulet en devisant gaiement de tout et de rien, surtout de rien, pendant que l'ordinateur faisait en effet ce qu'il avait à faire, c'est-à-dire fonctionner sans plonger quiconque dans l'embarras. On proposa alors de ramener le héros de la journée à son *travail* puisqu'il était clairement établi qu'il en avait un, et important qui plus est, vital peut-être pour des intérêts supérieurs et économiques et que M. Martin (c'était son nouveau nom) avait perdu assez de temps en broutilles comme cela. On vérifia auparavant que l'informatique était bien im-plan-ta-ble désormais en remettant le fonctionnaire par qui tout était arrivé aux manettes et en lui demandant de retaper un rapport bidon. Même son poste résista héroïquement à ses attaques compulsives. De nouveau, des vivats fusèrent.

Didier Martin fit donc le trajet qui le séparait de son *travail* dans une voiture de police aux sirènes hurlantes, accompagné de trois lieutenants hilares et parfaitement détendus. Il avait hâte de constater par lui-même ce qu'était le *travail* si important pour l'espèce à laquelle il appartenait désormais. Il sortit de la voiture, un peu désorienté, devant un parallélépipède gris, mi-acier mi-béton, représentatif de l'excellence architecturale parisienne de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Son pilote automatique lui permis de reconnaître cet immeuble qu'il voyait par ailleurs pour la première fois (15) car une botte gigantesque en ornait le troisième étage, vestige d'un célèbre chausseur qui s'était un temps installé dans ces murs avant d'émigrer vers des quartiers plus appropriés. La botte n'avait jamais été démontée et elle était même devenue le repère emblématique du quartier : « Je travaille à la botte » évitait de longs discours. Quand Didier émergea du véhicule, quelques (rares) passants se retournèrent pour contempler la scène d'un air perplexe : que d'égards pour quelqu'un traité comme un invité de marque par des gens dont la convivialité est souvent discrète. Après de multiples serrages de mains et moult bourrades affectueuses, il prit congé et fit quelques pas vers l'entrée.

C'est à ce moment-là que l'accident survint.

La botte, la fameuse botte, choisit ce moment précis pour se détacher brutalement du mur (on suppose qu'elle avait été mal attachée) et s'abattre sur Didier qui regarda sans grande émotion le talon se précipiter sur son crâne comme le faucon sur sa proie. Cela fit un bruit mat un peu écœurant et il disparut, englouti corps et biens par la semelle géante. Son seul regret, de courte durée, fut d'être empêché, une fois encore et si près du but, d'aller enfin à son *travail*. Il y voyait un ultime coup du sort, la marque du destin. Ne pouvant accéder à son *travail*, son utilité, de fait, devenait quasi nulle, il pouvait donc aussi bien mourir, se dit-il une dernière fois in petto, avant de le faire.

Les policiers avaient bien entendu assisté à la scène, impuissants et désolés. Ils se retournèrent et dirent dans une belle unanimité :

— Et merde.

Puis ils repartirent, sans les sirènes. Un passant se pencha un peu pour mieux voir ce qui se trouvait sous la botte mais il constata qu'il ne restait rien. Rien ?

---

15 C'est ce qu'on appelle « *l'impression de jamais vu* ».

Avec plus d'attention, il aurait vu un petit cafard de l'espèce commune *Blatta*, famille des blattidés ordre des Dictyoptères (caractérisé par des pièces buccales du type broyeur), s'extirper tranquillement de la semelle géante et se diriger d'un pas vif mais assuré vers le local à poubelles du restaurant chinois qui se trouvait au coin de la rue et dont le fumet faisait vibrer ses antennes. Il y rencontra plusieurs colonies de congénères dont certains avaient également effectué un bref passage dans le secteur informatique bancaire.

Ils parlèrent boutique en mastiquant quelques brins de soja délicieusement pourris.